

OUVRIR UN ŒIL

I

Je avançait dans un conduit tout droit, cylindrique, qu'éclairait en avant une lueur vague. Puis le conduit s'évasa, les parois disparurent tandis qu'au loin un cercle de lumière grossissait à grande vitesse. Des perles luisantes filaient à gauche à droite, comme un banc de petits glaçons véloces en orbite au grand large d'une étoile.

Le cercle emplît bientôt tout l'espace ; c'étaient deux anneaux concentriques de points lumineux alignés deux par deux sur des rayons que *je* n'eut absolument pas le temps de compter car il se précipita sans l'avoir voulu sur une paire en particulier. *Je* vit le dessus d'une sorte d'autel, et sur l'autel un corps indistinct dans lequel, sans pouvoir freiner, *je* fut enfourné, miam.

Il y eut un instant de flottement, vertige d'apesanteur, puis j'ouvris les yeux. J'étais allongé. Des gouttes chaudes me tombaient sur le visage. Un fanal éclairait mes pieds, et m'aveuglait ; un autre me chauffait le dessus du crâne. J'étais nu, et j'avais intégré un corps qui était le mien d'avant, dans ces temps lointains où je me promenais tout seul dans un organisme sans même savoir qu'il existait des dieux pour vous arracher masques et faux-nez, et toutes les illusions d'être quelqu'un. Je me trouvais lourd, écrasé sur la table, mollusque, massif tas de gélatine, comme si j'avais oublié, après tout ce temps passé dans les cercles du Baron, le poids de ma chair lasse, de mes os douloureux, et le fonctionnement des muscles.

Je retrouvais les mêmes petits défauts que jadis : des cicatrices sur les bras et à l'intérieur des joues, des boutons, des grains de beauté. Ma langue se promenait sur une dentition familière. J'avais passé toutes ces dernières vies dans une merveilleuse insouciance vis à vis des petits tracés corporels ; je devais à cet instant réapprendre à ménager cette machine bizarre.

Autour de moi, sur les tables, d'autres corps se mirent à bouger, avec la lenteur des ressuscités.

Je me relevai. Un puissant vertige m'abattit. Des lucioles dansèrent, un voile gris pâle vint tout brouiller, la nausée m'envahit. Les autres aussi semblaient avoir des ennuis. Quelques uns s'asseyèrent, beaucoup se rallongeaient en gémissant. Cécile et Karine, qui semblaient moins affectées, étaient déjà debout. Elles titubaient avec d'innombrables précautions autour des tables auxquelles elles s'accrochaient en passant. J'entendis Évika vomir.

Une faim atroce me tourmentait. Guanabo dormait au milieu du cercle, tous ses yeux éteints. Peut-être était-il déchargé. Je savais que la luge, toujours accrochée au robot, transportait des provisions. Je savais aussi qu'elle avait été abandonnée à l'entrée d'un grand gosier qu'arpentait un ver télépathe. Je savais en outre que Guanabo le gentil robot attendait toujours dans un des

compartiments dudit ver, et même qu'il avait coulé, gloub, au bout d'une chauscée. Cependant, il dormait, le petit coquin, au milieu de nous, avec la luge accrochée à sa griffe d'attelage, tenue au sec bien à l'abri sous des bâches que piquetait la pluie avec des bruits mous (il fait trop chaud pour tomber vite). Comme des zombies, nous nous rapprochâmes lentement de la boustifaille.

Nous découvrîmes du chocolat fondu, des biscuits moisissés, des noix de cajou bien rances, des abricots secs trempés, et aussi une bouteille de champagne ; celle-là, nous pensions pourtant l'avoir éclusée, mais elle nous attendait, comme Guanabo, innocente et pas concernée par nos empilements d'existences. Primo se démena avec le bouchon, et se fit arroser.

On passa le flacon à la ronde. Boire au goulot du mousseux tiédasse n'est pas une chose évidente : le vin se transforme en bulles dès qu'il touche la langue, et l'on rote de manière spectaculaire ; ça se bouscule, ça s'entrecroise dans l'œsophage, c'est très laborieux, surtout pour des gens à jeun depuis une éternité. Cet afflux d'acide dans nos estomacs endormis nous plia en deux.

Nous regardâmes autour de nous. Nous étions debout au fond d'un immense puits, dont il me semblait avoir rêvé jadis, sans que je pusse rapporter le songe à une époque précise. Une pluie chaude tombait en permanence, bruyante, flasque. Des trous dans le sol avalaient toute cette eau. Une exploration que nous fîmes un peu plus tard autour de la paroi nous dévoila un porche, avec, au-delà, une rampe qui descendait.

Nous y amenâmes la luge, que Guanabo, qui semblait complètement en panne, ne voulait plus tirer. On s'habilla au sec, de survêtements et de sandales légères. Des couples se formèrent, qui s'enlacèrent, comme des naufragés au sortir du danger. J'eus le bonheur de pouvoir exprimer à Karine toute l'affection que je lui portais depuis des siècles. Nous compatîmes sur nos petites misères.

Et puis, parce qu'il n'y avait rien d'autre à faire, nous prîmes nos lampes, et nous nous engageâmes dans cette rampe qui descendait. Personne n'avait encore ouvert le bec pour lancer une conversation, et personne n'en avait l'envie. Nous n'avions plus vraiment de buts ni de désirs, après tous ces temps passés à se bagarrer pour survivre, croître et multiplier. Ni de craintes, du reste. Mais une espèce de mélancolie sourde nous rendait moroses et taiseux. Une page était en train de se tourner, qui faisait basculer un immense passé du côté du souvenir pur.

La séparation avait été brusque, presque indécente. Nous sentions que ce n'était plus, ici, le monde hors-réel dans lequel nous avions, insensiblement, appris à évoluer : la jungle avec ses insectes, la baie d'Avalon, le voyage aux sphinges avec Maxime, et toutes les autres aventures qui nous étaient arrivées ou tombées dessus... Nous nous étions réveillés dans nos carcasses.

Et ces pauvres choses, les petits corps tremblotants et mal fichus, qui nous avaient laissés tranquilles pendant toute cette histoire, se rappelaient maintenant à nous par une crampe, une démangeaison, une vessie pleine. Tout d'un coup, ils étaient devenus beaucoup trop présents. Nous n'étions plus accoutumés à toutes leurs exigences, et nous sentîmes, à cette occasion, l'abîme qui sépare le corps de ce qui le dirige, ou prétend le diriger.

Quant au Baron Samedi, nous savions qu'il se tenait maintenant de l'autre côté d'un mur non seulement infranchissable, mais aussi, désormais, inaccessible. Nous avons le sentiment d'avoir perdu un ami pour toujours. « Une espèce de Père Noël dingo » selon Niko.

Il fallut expliquer aux Haïtiennes ce qu'était un Père Noël. Je n'écoutais pas ; quelque chose ronronnait au fond, tout en bas, et ne se rapprochait pas. Pourtant, nous ne faisons pas semblant de descendre. La pente n'était pas forte, mais invitait aux grandes enjambées, ce qui nous dérouillait.

« Nous n'avons pas dû dormir longtemps, annonça Hassan. Les gens qui restent allongés pendant des mois ne se remettent pas debout comme ça sans préparation, et ne cavalent pas. Et puis on les tourne, pour leur éviter les escarres. Nous, personne ne nous a tournés, que je sache...

— Tu ne sais rien » répondis-je. Il reprit :

« Vous rappelez-vous le tas de cadavres ? Au passage de la chaussée au portier, nous avons tous franchi un anneau... Et quand nous avons quitté le Baron, nous avons revu ce même anneau, qui s'est trouvé être une vue aérienne du fond de notre puits, si j'en crois nos visions récentes.

— On nous trimballe de manière fort gracieuse, nous dit Primo. On nous extirpe de nos corps, on nous fait rêver des tas de scènes pittoresques imbriquées dans plusieurs niveaux de réalité, on nous insère ensuite dans des simulations à l'intérieur desquelles on en vient à se perdre pendant des vies entières, puis l'on nous jette dans ce trou ! Je ne regrette pas d'être venu.

— Moi je n'ai rien compris à rien, annonça Niko. On est mort, ou on est vivant ?

— Je ne sais pas, répondis-je.

— On rentre, par là, tu crois ?

— J'espère. Je ne sais pas.

— Combien de jours avons-nous pu passer ici ? D'après Hassan, pas longtemps. Une semaine, peut-être ? Deux ?

— Je ne sais pas, moi ! Je ne sais pas, je ne sais pas, je ne sais pas ! Voilà.

— Je viens de découvrir un fait charmant » nous dit Karine sans crier gare. On stoppa net dans la descente.

Hassan, qui nous servait d'archiviste, fut prié de retrouver les passages, dans les mémoires des Gardiens, où il était question d'une pyramide, et de nous les lire. Il s'exécuta, fouilla dans l'ordinateur, créa un dossier dans lequel il mit des copies de tous les textes où ce mot apparaissait. Chaque fragment était précédé d'un numéro d'indexation renvoyant à son emplacement dans la base de données, et suivi d'une litanie de chiffres qui faisaient référence à ses antécédents directs, ses ancêtres écrits dans des langues de plus en plus anciennes, de plus en plus impossibles. Hassan se passionnait pour ces immatriculations, dans lesquelles il voyait se déployer des généalogies qui lui parlaient, car il les connaissait par cœur et s'y promenait comme dans un jardin.

On pouvait, évidemment, redouter une traduction hasardeuse cachée au milieu de la succession. Karine demanda à examiner la version latine, et aussi celle en grec ancien. Au-delà, c'était peut-être du linéaire a ou b, ou le diable sait quoi d'autre, et il faudrait se contenter de ce que racontaient ces deux versions, plus modernes. Comme à chaque fois que nous l'avions lue, la leçon en grec, dont s'étaient inspirés les gardiens ultérieurs dans leurs commentaires, nous apparut beaucoup trop laconique. De plus, comme elle était privée de ponctuation, elle en devenait indigeste. En outre, il y avait des lacunes.

parvenu au [] s'interroge [] pyramide pour un dieu [] qui remontera sa vie et jaillira dans le monde [] peut causer [la, sa] perte [] prend garde [] mort peut semer la mort [] vie [] de ceci doit-on conclure qu'il sera sage de ne rien tenter pour ce temps car...

On avait l'impression de voir Évika se débattre avec son mal clandestin. La version latine prenait quelques libertés, mais ponctuait tout aussi peu :

le voyageur parvenu au terme s'interroge [] pyramide pour un dieu [] qui remontera sa vie et jaillira dans le monde [] la frayeur peut causer la perte de qui traverse s'il n'y prend garde [] mort peut semer soit la mort [] la vie [] de ceci doit-on conclure qu'il sera sage de ne rien tenter pour ce temps car...

Karine s'impatientait : « La version latine retranscrit certaines lacunes de la grecque, mais rajoute un voyageur, ainsi que des connecteurs qui lui donnent du sens... Mais d'où les sort-elle ? C'est quand même rageant, tous ces blancs !
— Les souris, peut-être, répondit Hassan. J'ai ensuite ce texte fameux qui date de la troisième croisade, écrit dans une espèce de sabir francoïde que nous avons eu du mal à traduire. Il recomplete les lacunes de la version latine, et pose une ponctuation. Par contre, il saute complètement certains passages.
— Je m'en rappelle. En plus, il interpole. »

Le voyageur parvenu au terme s'interroge. Cette pyramide fut bâtie pour un dieu dévoreur, qui, si celui-là n'y prend garde, remontera le cours de sa vie et jaillira dans le monde laissé en arrière pour en causer la perte. Car le mort peut semer la mort ou seconder la vie. De ce témoignage doit-on conclure qu'il sera sage de ne rien tenter pour ce temps car les hommes sont trop...

« Soit une leçon a été perdue entre ces deux dernières versions, dit Karine ; soit l'auteur disposait d'un texte plus ancien mais troué différemment, et qu'il aura perdu ; soit nous avons affaire à un faussaire. Et la frayeur est passée à la trappe.

— Nous avons ici l'origine de l'avertissement, nous dit Arturo.

— Certes, dans cet état, ce fragment, pour impressionnant qu'il soit, a peu de valeur pratique, reprit Karine, mais, en attendant, moi, je sais une chose : en grec ancien, *puramis* est un gâteau ; un gâteau qu'on offre aux morts. Quand ils ont vu les tombeaux des pharaons, les Grecs les ont appelés ainsi, peut-être bien pour se payer la tête des Égyptiens. Khéops et sa pâtisserie... C'était sans doute irrésistible.

— Et c'est maintenant que tu nous racontes ça ? s'étonna Primo

— J'ai compris ! dit Arturo. Si c'est le voyageur qui est une pyramide...

— Exactement ! Donc, le texte bien interprété pourrait donner ceci : *parvenu au terme de sa route, le voyageur s'interroge...* Et nous sommes au terme de la route, donc c'est peut-être maintenant que le choix va se poser. Oui Primo ?

— *Car le mort peut semer la mort ou seconder la vie.* Qu'est-ce que cette phrase fait là ? Et de quel mort parle-t-on ? Pas du voyageur, en tout cas...

— J'y viens. Le voyageur pourrait bien n'être qu'un de ces petits gâteaux funéraires qu'on laisse auprès des morts pour qu'ils trouvent à se nourrir. Ici,

l'offrande semble être pour le Myrmeleo... Le Mort par excellence. L'ennemi de Zeus, la montagne de diorite des anciens mythes ?

— D'accord, répondis-je. Et donc il vaut mieux ne pas se laisser faire, car sinon il y aura des ennuis. Un bon moyen, c'est de se rappeler que même au pays des morts, où nous nous trouvons *a priori*, on peut faire un choix qui mène, soit à la mort des sépulcres blanchis dont nous parle la première figure du Baron Samedi, soit à la vie telle qu'elle est représentée dans ces tableaux où l'on voit la seconde figure du Baron, dans un jardin. Si on échoue, le dévorant nous grignote... Et nous finissons tous moisis sur la chaussée, au tas de cadavres.

— Et le Myrmeleo émerge dans notre passé ?

— Pour nous tuer avec des morts naturelles et explicables... Non, je n'y crois pas. Le mieux, c'est de se dire qu'on ne saisit pas forcément tout... Mais le Baron nous ouvre la possibilité d'une seconde chance. Il nous met le marché en main, très franchement. Et l'épreuve commence véritablement ici : soit nous défendons la vie, nous réaffirmons les structures mêmes de l'univers, coûte que coûte, même de manière symbolique, même au risque de nous perdre... et le Myrmeleo, par je ne sais quelle prise de judo, sera forcé de nous aider au lieu de nous nuire... soit... ça paraît bête mais...

— Soit nous cherchons à sauver notre peau, compléta Évika, avec la très forte possibilité de la perdre pour de bon, et la seconde chance de tout le reste avec. Ce n'est pas pour rien que le Baron est bicolore, vois-tu mon petit ! L'humanité a dit Non, et la porte s'est refermée. Mais, comme l'annonce ton histoire de déluge, il ne faut pas généraliser : si nous nous débrouillons bien, la porte pourrait se rouvrir.

— Et l'histoire continuera... Ou l'Histoire.

— Mais qui est ce dieu mort qui veut nous croquer ? demanda Primo. Quel Myrmeleo, bon sang, veut nous détruire ? Pourquoi encore une épreuve ? Je croyais que ce piège était derrière nous ! C'est ce que prétendait Hector, je crois ; ou toi, Karine ! Et maintenant, voici la diorite qui est de retour ?

— Si vous me permettez, intervint Arturo. J'ai une idée très chrétienne sur la nature de ce qui nous attend...

— Et quelle est-elle ?

— Mes braves camarades, je sens venir *le sacrifice* ! Ce qu'on doit sauver...

— J'ai compris, cria Karine. C'est le Myrmeleo ! C'est ça ?

— Pas du tout, répondis-je, pas du tout... Enfin si, d'un certain côté !

— Il faut se décider, Lucas.

— Souviens-toi des masques Papous de chez Niko : ils nous disent combien notre responsabilité est immense. Nous portons en ce moment les rêves, les espoirs de tous ceux qui vivent et ont vécu en dépit de tout. Nous ne leur avons certes pas fait de promesses, mais tu ne les sens pas, derrière l'épaule, au fond de l'histoire ?

— Ouh que c'est compliqué, gémit Niko. *Oui, non, pas du tout, quoique si quand même !*

— Cette immense caravane de gens qui ont espéré... Le projet de toute cette humanité, qui repose entre les mains de la descendance, repose aussi entre les nôtres. Voilà le but que nous ne devons pas perdre de vue : songe à l'obstination du petit novice, dans l'histoire d'Arturo. Elle te donne la bonne attitude.

— Ouh que c'est tordu, râla Niko.

— Oui, Niko : le franchissement du col. Et je n'ai pas fini. Avoir confiance, tenir la parole donnée, agir avec obstination et tranquillité : voilà les quatre consignes.

Qui les suit ne peut être faux, c'est impossible ! Aussi bien, le *personnage* gicle au diable, et l'on est nu. C'est à dire, armé de probité. Le Myrmeleo, *qui est l'humanité entière*, celle passée comme celle encore virtuelle, montagne de diorite et petis enfants aux yeux clairs, ne pourra nous dominer si nous nous présentons à lui ainsi blindés. »

Les autres restèrent silencieux, ne saisissant pas tout, évidemment... Sauf Évika, qui hocha vigoureusement la tête et se mit à ricaner. C'en fut trop, Niko explosa : « Voilà, il y en a deux qui décollent, dont madame la sorcière qui se fend la poire ! Mais moi aussi je veux rire ! Moi aussi je veux planer dans la stratosphère, avec une compagnie de masques derrière l'épaule ! Moi aussi je veux comprendre ! Alors peut-on nous expliquer, ou sommes-nous décidément trop épais pour saisir vos subtilités ? Évika, enfin quoi, parlez !

— Héhé... mon petit Niko, c'est très simple, mais je préfère me taire... Néanmoins, je peux vous affirmer une chose très vraie et très précise, et très facile à comprendre !

— Alors là bravo ! Félicitations ! Et c'est quoi ?

— On va en chier des oursins.

— HHHHH !

— Mais ce sera facile une fois qu'on aura déjoué le paradoxe, ajoutai-je.

— Ah non alors ! Ah non, ça c'est de l'arnaque ! Pitié ! Soyez plus clairs, vous deux ! Pourquoi, comment, quand, et où ? Voilà ce que je veux savoir ! Des oursins ! Des masques ! Des personnages ! Les Papous ! Des paradoxes ! Et puis quoi encore ? Ah, mais j'oubliais : Arturo nous promet un sacrifice !

— Niko !

— Oui !

— Niko...

— OUIII !!!

— Soyez fort, et tout ira vite !

— ???

— Je déteste les piqûres » conclut Primo, et Hassan éclata de rire.

II

Accompagné ou non par Hermès psychopompe, le mort entre par la porte de l'Hadès, située à l'estuaire de l'Acheron marécageux et gardée par Cerbère. Puis il passe le Styx sur la barque de Charon qui réclame sa pièce. Enfin, il est amené devant trois juges qui décident s'il finira dans le terrible Tartare, ou s'il a droit aux Champs-Élysées.

Ce circuit montre le Tartare comme la partie noire du royaume des morts, celle qui correspond à l'enfer chrétien avec démons et supplices. Or, à l'origine, Tartare, issu de Chaos et enfoui au plus profond de Gaïa la matière, c'est l'informe enkysté dans le monde, dans la nature en travail : imaginez, au cœur de l'infiniment profond, un noyau de néant qui attire à lui tout ce qui existe, dans des effondrements, forcément chaotiques, d'où s'élèvent d'impressionnantes gerbes d'énergie dont se nourrit, peut-être, en retour, la matière. L'entonnoir où tout se disloque, la bouche de Chaos : voici le Tartare. Un réacteur de nuit.

Au milieu de la chaussée, après le tas de cadavres (c'est à dire, à l'embarquement), le nocher, en vrai petit Socrate patient, m'avait fait accoucher d'une chose qui allait me servir : d'une illusion à l'autre, d'une vie jouée ou vécue à l'autre, restait le fétu de paille que rien ne semblait devoir détruire, à savoir *moi*. Moi sans cerveau, moi sans corps, moi sans surmoi ni ça, moi sans équipement ni équipage. Ce que je n'aurais jamais cru possible. Et c'est peut-être bien, ce *moi* avoué au nocher, une des faces de l'obole ; l'autre étant l'histoire de la carrière et ses dessins, avec les ancêtres fossiles, le chien jeté dans le puits, et Karine... Voilà ce que j'avais donné à Charon.

Curieusement, à ma nouvelle naissance, voilà tout ce qui me resta : je me suis relevé, *moi*, dans un monde où vivait mon histoire.

Dedans, il y avait Karine. Dedans, il y avait aussi la fidélité à la parole donnée, héritage du chien qu'un maître, jadis, avait trahi. Quand on prend une bête, on se doit de vivre avec elle selon les termes du mariage tels qu'on les prononce devant l'officiant ; c'est à dire qu'on ne s'en débarrasse pas lorsque les choses se délitent, mais qu'on lui tient la patte dans la vieillesse et la maladie. On n'abandonne pas son protégé au bord de la route, c'est infect.

Il y avait encore le respect filial qu'on doit aux ancêtres, un sentiment mal descriptible mais très puissant que m'avaient inspiré les coquilles de la carrière. Je voudrais, avant de poursuivre, préciser ici ce sentiment : il n'est pas question d'un simple respect dû, par la force des choses, aux anciens. Entre en jeu plutôt, à travers ce que j'ai appelé la transmission des cendres, l'espèce d'amour qui poussait, dit-on, certains peuples à manger leurs morts.

Désir de fusion ? Transmission de capacités ? Ce n'est pas le principal : car sinon, pourquoi, après, conserver les crânes dans la maison commune ? Pourquoi, au Néolithique européen, les sceller dans les fondations ?

À cela s'ajoute, dans mon cas, la gratitude. Je sais bien que les coquilles n'y étaient pour rien, qu'elles n'avaient pas demandé à ce que leur chair fût transmise, mais je ne peux m'empêcher de me sentir lié à ces animaux par un lien de reconnaissance, puisque je me suis nourri de leurs atomes. Donc mettons un mot sur ce sentiment : il exprime l'appartenance à une chaîne vivante, à la très grande et très noble et très précieuse famille des Terriens.

En conséquence, à mon réveil, trois choses : l'amour, irraisonné comme il se doit, sans justifications car on s'en fout ; la parole donnée, l'engagement tenu jusqu'aux limites ; la chaleur enfin, la chaleur de la famille des êtres, morts et vifs en communion. Et, au centre de ce monde, ce moi qui n'a qu'un nom mais aucune définition potable et que je soupçonne n'être qu'un fantôme électronique sécrété par le cerveau, quand celui-ci veut bien exister. Voilà ma trinité, et son cœur à tort ou à raison.

Nous nous remîmes en route, toujours plus bas dans les profondeurs de la Plume. Jusqu'au goulot de l'encrier... Après, selon toutes vraisemblances, il y aurait...

« Un plongeon ?

— Évidemment.

— Dans l'encre ?

— Évidemment... »

Je peux vous le dire : il y eut en effet un plongeon. Un plouf gigantesque, vertigineux, véritablement cosmique, et même cosmique étymologiquement. Pour finir, je fus encre et les autres avec moi. Sauf Évika, qui allait suivre Niko dans son destin ; la petite noire et le gros blanc s'éloigneraient bientôt sur une route bicolore qui plongerait dans l'ombre, tandis que nous autres, les six tombés des Cercles, gorgés d'encre comme il a été dit, allions pouvoir commencer à réécrire la fin d'une histoire coupée net.

III

Le bruit mystérieux enflait lentement. Ça faisait rumeur comme dans un hall de gare, où claquent les portillons et les valises, où claquent les talons des chaussures, où claquent les parapluies qui tombent dans les files d'attente. Où tout claque et bruit comme une houle contre les roches, comme les volets claquent. Les volets qui claquent du bec contre les murs lorsque le tonnerre gronde, que le ciel s'abat, et que les nuages noirs enflent au-dessus des cours et des toits. Comme claquent les pins quand volent les escarbilles dans les incendies, comme claquent les débris de la Maison-Dieu lorsqu'ils s'écrasent au sol. La foule des actes et des événements ; terribles, pressés, tous en train de claquer, irrémédiables. C'est comme ça et pas autrement.

Au détour d'un virage, la formidable clameur se déploya, brute, presque solide, et nos poitrines grondèrent sous ses coups de bélier. Le réacteur de nuit, et sa fontaine, rugissaient, postillonnant des souvenirs, avalant des faits.

